

IX° CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE SAINT BERNARD



est en effet au cours de l'année 1990 que l'on a fêté, en France et dans toute l'Europe, la naissance de saint Bernard. Il est donc normal de lui consacrer quelques pages dans notre Bulletin, connaissant non seulement son rayonnement extraordinaire sur la Chrétienté dans la première moitié du XII° siècle, mais également le rôle essentiel de sa parole et de ses écrits dans l'élaboration de l'Art Cistercien. Cet art est encore mal connu et pourtant près d'un millier de monastères cisterciens, filiales de Cîteaux et Clairvaux, parsèment la France et toute l'Europe, depuis la Péninsule Ibérique jusqu'aux Pays Baltes, sans oublier leur grand nombre dans les Iles Britanniques.

Né en 1090, issu d'une famille de seigneur bourguignon : son père, Tescelin, défendait le château de Fontaines-lès-Dijon, au nord de la ville, pour le compte du duc de Bourgogne. Sa mère, Aleth, était encore plus proche de la lignée du Duc. Très pieuse, elle chérissait Bernard, le troisième de ses sept enfants, car elle aurait eu un songe lors de sa grossesse lui suggérant qu'elle avait en son sein " un chien blanc qui aboyait constamment ". C'était déjà la prémonition du rôle essentiel qu'il joua, comme prédicateur, tout le long de sa vie.

A l'inverse de ses frères destinés au métier des armes, il fit de bonnes études à Châtillon-sur-Seine, car on le destinait à la prêtrise. C'est là, à l'école des Chanoines, qu'il s'imprégna profondément de la Bible à laquelle il fit si souvent référence dans sa parole et ses écrits. C'est probablement grâce à cette connaissance intime de la parole de Dieu et à sa Foi sans faille qu'il en imposa tant dans ce monde profondément mystique du Moyen Age.

La mort de sa mère – vers l'âge de quinze ans – l'affecta vivement. Il prit rapidement la décision de se consacrer au Seigneur dans un monastère. Mais il ne choisit pas le monastère bénédictin tout proche de Fontaines-lès-Dijon, qu'il voyait chaque jour du haut du château familial, au milieu de la belle campagne bourguignonne. Il préféra entrer au monastère de Cîteaux, récemment édifié (1098) au sud de Dijon par un groupe de moines bénédictins, désireux de revenir à la règle primitive de Saint Benoît du VI° siècle. Cette règle imposait une vie plus austère et plus laborieuse que celle que vivaient la plupart des monastères du XI° siècle et particulièrement celui de Cluny. Au cours de ce siècle, en effet, après la " grande peur de l'An Mille ", la France s'était couverte d'églises et de monastères, mais, peu à peu, de grands désordres s'étaient installés dans ces maisons de Dieu : relâchement, luxe et même accueil d'éléments féminins ! Un vent de réformes se faisait sentir à la fin du siècle et c'est Bernard qui en fut l'âme.

Il entra à Cîteaux en 1113, à l'âge de vingt-trois ans, avec trente jeunes seigneurs de la région qu'il avait pu entraîner dans sa ferveur persuasive. Parmi eux, trois membres de sa famille (deux frères, un oncle). Ceci témoigne déjà de son exceptionnel ascendant sur les hommes et les assemblées. La tradition raconte même que certaine mère de famille cachait ses fils à son approche de peur de les perdre, tant son influence était grande.

Cette arrivée en grand nombre dans un monastère qui s'essouffait visiblement fut le point de départ d'une montée rapide de l'Ordre Cistercien dont les filiales se multiplièrent tout le long du siècle et surtout jusqu'à la mort de Bernard en 1253.

Deux ans seulement après son entrée à Cîteaux, aussitôt après sa prêtrise, Etienne HARDING, le grand abbé du monastère l'envoya, avec douze compagnons (comme les douze apôtres), dont deux de ses frères, pour établir une des premières filiales, à CLAIRVAUX, en Champagne. Comme son nom l'indique, c'était un site dans une vallée, mais qui n'est devenue claire qu'après un travail surhumain de défrichement et de canalisation des eaux marécageuses. C'était en effet un caractère particulier des moines cisterciens de rechercher avant tout la solitude, pour être plus proches du Seigneur. C'est pourquoi ils choisissent les sites, loin de toutes habitations, en pleine nature, au milieu de la forêt et proches de l'eau.

Comme ils désiraient appliquer la règle primitive de Saint Benoît, ils alternaient le travail manuel et les offices religieux et méditations. Ils vivaient en autarcie, avec l'aide de " Frères Convers ", utilisant des moulins, forges et bien d'autres instruments agricoles dont ils furent souvent les promoteurs. C'est ainsi que de véritables " coopératives " s'édifièrent, qui aidèrent la paysannerie de l'époque et favorisa l'enrichissement des abbayes. En fait, cette richesse servait surtout à un système d'aumônes régulières à l'entrée des abbayes qui furent particulièrement efficaces lors de grandes famines. Mais la vie des moines restait toujours très austère : alimentation très légère, peu carnée, réduite souvent à un repas par jour. On comprend que Bernard y perdit rapidement sa santé et restât toujours fragile. Il souffrait notamment de terribles douleurs gastriques suivies souvent de rejets. La tradition veut même qu'il y ait eu près de son siège un creux dans le sol pour les recevoir.

Et, malgré cette fragilité, Bernard parcourut des milliers de kilomètres à cheval pour intervenir dans les plus grands conflits de son siècle. On connaît le rôle essentiel qu'il joua dans le fameux Schisme d'Anaclet à la mort du pape Honorius, à la suite duquel deux papes, Innocent II et Anaclet II, furent élus par différents cardinaux. Ce Schisme dura plusieurs années, et il fallut toute l'autorité et les démarches de Bernard à travers l'Europe pour que Innocent II, le vrai pape à ses yeux, soit reconnu de toute la Chrétienté.

A côté de cette tâche de médiateur, celle de réformateur au sein de l'Eglise de France ne fut pas moins importante. Les prélats avaient en effet un train de vie trop luxueux ; leur choix n'était pas toujours fait en fonction du bien des chrétiens. Ses polémiques, véritables philippiques, furent particulièrement dirigées contre deux autres grands abbés de l'époque : PIERRE LE VÉNÉRABLE d'abord, grand abbé de Cluny, à qui il reprochait une architecture trop dispendieuse, une vie trop liturgique et non manuelle, avec une alimentation trop riche. Pierre le Vénérable sut défendre son Ordre mais accepta volontiers les réformes nécessaires.

SUGER, le grand abbé de Saint-Denis, abbaye royale, recherchait, à l'époque de Bernard, un nouveau style plus élancé et privilégiant une plus grande intrusion de la Lumière divine, c'était le style gothique dont le véritable point de départ fut la reconstruction d'une partie de l'abbaye de Saint-Denis. S'appuyant sur le verset du prophète : " Seigneur, j'aime la beauté de ta maison et le lieu de ta gloire " (Psaume XXV), il trouvait que rien n'était trop riche pour honorer le Seigneur, surtout dans une abbaye royale.

Ces grands personnages du siècle se sont heurtés, parfois avec violence, mais toujours avec grand respect et même une véritable amitié. Bernard était, en effet, tout à fait désolé de ne pas pouvoir se rendre au chevet de Suger mourant.

Dans l'Eglise de France il eut une action essentielle dans la lutte contre les hérésies qui sévissaient de partout. Celle d'ABÉLARD fut la plus fameuse car elle parut à Bernard comme très dangereuse. Vouloir, en effet, rationaliser les mystères de la religion ou au moins essayer de les

rendre plus compréhensibles, plus proches des humains, n'était pas acceptable et ouvrait des voies hasardeuses, alors que, pour lui, il s'agissait de vérités définitives, sans recherche possible pour l'homme. Abélard, homme religieux également, qui finit ses jours dans un couvent bénédictin, était sincère et ne pensait pas devoir céder. C'était en fait deux conceptions de la religion que le Concile de Sens en 1140 et surtout le pape Eugène III, issu de l'Ordre Cistercien, trancha en faveur de Bernard. On peut penser que cet arrêt de l'application de la dialectique aux vérités de la Révélation fit reculer la Réforme d'au moins trois siècles.

Cette action énergique de Bernard, fondée sur sa foi profonde, n'empêcha pas cependant LUTHER et CALVIN de le considérer comme un Homme de Dieu, confirmant " qu'il l'emporte sur tous les docteurs de l'Eglise " (Luther) et que " c'est la Vérité qui parle par sa bouche " (Calvin).

Le dernier grand acte de sa vie fut sa prédication en faveur de la deuxième croisade à Vézelay et à travers toute l'Europe. Si le déroulement de cette croisade fut un échec à cause du relâchement de la noblesse, sa parole universelle créa des liens entre les peuples et fit de lui un des premiers européens. Et un chroniqueur juif contemporain n'hésita pas à louer son action de protection des Juifs de Cologne que des chrétiens, sous l'ordre d'un moine, étaient prêts à massacrer : " Sans ce juste suscité par Dieu, nous aurions perdu la vie. "

Mais son action européenne se marqua surtout par la formidable expansion de son Ordre dont les abbayes parsemaient tous les pays. C'est à travers la pensée et les écrits de Saint Bernard que naquit une règle et un style de monuments adaptés à cette règle. C'est pourquoi on le considère comme le véritable promoteur du style cistercien. Toutes les abbayes sont, en effet, construites sur un modèle semblable, sans qu'aucun écrit connu n'en donne un plan type. Certes, elles sont construites sur celui de l'abbaye de Saint-Gall du IX^e siècle, mais la cohésion et la sobriété de l'ensemble se retrouve dans la plupart des abbayes cisterciennes avec une régularité surprenante. Il suffit pour s'en convaincre de visiter un certain nombre d'entre elles, comme celle de Fontenay par exemple, reconnue par l'UNESCO, ou les trois sœurs provençales, Sénanque, Le Thoronet et Silvacane.

Et même en Picardie, où les abbayes cisterciennes sont très ruinées pour la plupart, on retrouve la même disposition des différentes parties : le cloître au centre, lieu de prière et de méditation, dont les quatre galeries, en plein cintre ou, plus souvent voûtées d'arêtes, forment généralement un carré. Les différents bâtiments s'adaptent très bien à toute déclivité du terrain : l'église se trouve généralement le long de la galerie la plus élevée, au nord ou au sud, tandis que, contre la galerie inférieure s'alignent la cuisine, le dortoir et le chauffoir, pour les moines malades ou les copistes. C'est la seule pièce chauffée l'hiver.

A l'est les bâtiments des moines : sacristie près de l'église, puis la grande salle du Chapitre, assez vaste, voûtée de très belles ogives se terminant sur des piliers centraux par de très élégants faisceaux de nervures. Cette salle a de multiples usages : lieu de réunion chaque matin pour la lecture d'un texte sacré ou des parties de la Règle. L'Abbé y donne ses consignes quotidiennes sur le plan matériel et spirituel. C'est souvent dans cette pièce qu'a lieu la confession publique : les moines peuvent d'ailleurs éventuellement la compléter sans que le pécheur puisse se défendre ! C'est dans ce lieu seulement que le silence peut être rompu, avec le " parler " qui la suit, sorte de corridor faisant communiquer le cloître et le jardin. Plus loin, c'est la salle des moines où chacun d'eux peut lire, méditer ou écrire. Le dortoir se trouve à l'étage, en communication directe avec l'église pour faciliter l'accès lors des offices nocturnes.

Le long de la galerie ouest, à l'opposé des bâtiments des moines, se trouvent ceux des Frères Convers, avec réfectoire inférieur et dortoir à l'étage.

Tout autour des bâtiments conventuels se trouvent les communs ; la porterie, l'infirmierie et tous les bâtiments d'usage domestique ou agricole : boulangerie, moulin, forge, grange dîmière, etc.

Ainsi, parmi les abbayes dévastées de la région picarde, que ce soit à Ourscamps dans l'Oise ou à Vauclair dans l'Aisne, près du Chemin des Dames, on retrouve généralement le plan cistercien avec conservation de quelques bâtiments ou parties de bâtiments tout à fait semblables à ceux de leurs sœurs mieux conservées.

Il n'est pas possible d'en dire plus sur ce sujet qui mériterait un long article à lui tout seul et qui, de toute façon vous est proposé prochainement dans la Conférence de février sur le thème : " LA PENSÉE DE SAINT BERNARD ET SON INFLUENCE SUR L'ART CISTERCIEN ". Soulignons dès maintenant que dans les deux grandes abbayes cisterciennes de la Somme, les abbayes de Valloires et du Gard, détruites et reconstruites au XVIII^e siècle, on retrouve en partie la disposition originelle, en particulier le cloître central, voûté d'arêtes.

Ainsi n'ai-je pu que résumer, malgré un long développement, l'immense œuvre de ce Saint souvent mal connu. Il est vrai qu'il s'agit d'une personnalité extraordinaire mais très contrastée : profondément moine et mystique, il fut un homme d'action d'une particulière efficacité, ayant passé plus d'un tiers de sa vie hors de son cher Clairvaux.

De même, d'une grande humilité, ayant refusé toutes les dignités qui lui avaient été offertes, et d'une grande austérité dans sa pensée et dans sa vie, il côtoya les plus grands de son époque et les domina par son esprit hors de pair et sa foi sans faille.

Et si l'on veut garder de lui un message, c'est certainement celui de sa passion pour la Vierge et son Fils bien-aimé. Cette passion est bien exprimée dans son œuvre majeure : ses Sermons sur le Cantique des Cantiques. Il nous invite à percevoir comme lui la présence constante du Christ près de chacun de nous, car c'est par nos actes que se poursuit son œuvre de création et que nous participons à sa Rédemption. Et cette invitation du Christ est bien symbolisée dans un thème iconographique très répandu que l'on appelle l' " *amplexus* ", où le Christ sur la croix détache ses bras pour les tendre à Bernard en prière, comme il les tend à tous les hommes.

Bernard PERDU.

